

Place aux livres

Numéro 116, hiver 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/70838ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2014). Compte rendu de [Place aux livres]. *Cap-aux-Diamants*, (116), 43–50.

Anik Meunier et Jean-François Piché. *De l'idée à l'action : une histoire du syndicalisme enseignant*. (Préface de Jacques Rouillard). Québec, Presses de l'Université du Québec, 2012, 212 p.



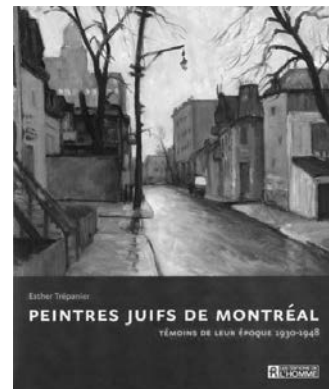
Dans cet ouvrage, Anik Meunier et Jean-François Piché, respectivement professeure en muséologie et en éducation à l'Université du Québec à Montréal et conseiller à la Centrale des syndicats du Québec (CSQ), nous proposent un survol de l'histoire du syndicalisme enseignant au Québec depuis ses balbutiements, dans les années 1930, jusqu'à aujourd'hui. Ce livre se veut une synthèse de l'évolution du syndicalisme dans le monde de l'éducation et représente, en quelque sorte, une introduction à ce domaine encore peu étudié jusqu'ici.

Présenté dans un style léger et dynamique, les auteurs retracent brièvement les grandes lignes du syndicalisme enseignant en les intégrant, d'une part, aux grandes phases d'évolution des mouvements syndicaux québécois, et de l'autre, aux profondes transformations dans le monde de l'éducation au Québec dans la deuxième moitié du XX^e siècle. La thèse soutenue est que l'action syndicale a joué un rôle crucial dans l'amélioration des conditions de travail des enseignants, mais aussi et surtout, dans l'amélioration et la démocratisation de l'éducation au Québec.

Les premiers chapitres sont consacrés aux origines et aux personnages précurseurs du syndicalisme enseignant tels Laure Gaudreault et Léo Guindon, ainsi qu'à leurs revendications. Les auteurs y exposent les conditions de travail et de vie difficiles des enseignants dans les années 1920 et 1930, plus spécialement celles des enseignantes, et ils traitent des premières formes d'organisation syndicale. Ils prennent soin de mettre en lumière l'influence et l'encadrement du clergé, ainsi que les tiraillements idéologiques de ces premières organisations, qui oscillent entre l'action syndicale à proprement parler et le corporatisme. Dans les chapitres suivants, Anik Meunier et Jean-François Piché s'attardent aux transformations de l'éducation dans les années 1960-1970, ainsi qu'à l'évolution des syndicats d'enseignants, qui, comme l'ensemble des syndicats nationaux à la même époque, se déconfessionnalisent et s'orientent graduellement vers un syndicalisme plus combatif et d'inspiration marxiste (lutte des classes). Dans les derniers chapitres, ils traitent de la réorientation du syndicalisme enseignant dans les années 1980 et 1990 vers des questions d'ordre professionnel telles la lutte au décrochage scolaire et la réforme de l'éducation. Finalement, les auteurs abordent brièvement la recrudescence du militantisme syndical sous le gouvernement de Jean Charest. La force de l'ouvrage réside dans l'utilisation judicieuse de sources variées (témoignages, journaux, publications syndicales), le tout soutenu par une riche iconographie. De plus, il renferme de nombreuses informations pertinentes tel l'inventaire exhaustif des gains réalisés par les syndicats au fil des négociations. Malgré quelques carences sur le plan analytique, ainsi qu'un certain biais syndicaliste, cet ouvrage présente un portrait succinct et précis du syndicalisme enseignant et de sa contribution à l'éducation et à la société en général. Il reste un incontournable pour quiconque s'intéresse à la profession enseignante et aux questions syndicales.

Christian Belhumeur

Esther Trépanier, et al. *Peintres juifs de Montréal. Témoins de leur époque, 1930-1948*. Montréal, Les Éditions de l'Homme, 2008, 287 p.



Ce catalogue, comprenant 200 reproductions, reprend dans une version revue et corrigée un ouvrage antérieur et peu diffusé, *Peintres juifs et modernité : Montréal, 1930-1945* (paru initialement en 1987). Les artistes regroupés sont tous des Québécois, mais la plupart d'entre eux sont nés en Europe centrale ou sont des descendants de familles originaires de cet endroit. Ces peintres ont également en commun d'être Juifs et de s'être établis à Montréal au début au siècle dernier. Ils ne sont pas « célèbres » pour le grand public, mais ils ont su capturer – chacun à leur manière – une dimension originale de la vie quotidienne montréalaise durant la première moitié du XX^e siècle. Par exemple, le peintre d'origine lithuanienne Sam Borenstein (1908-1969) a peint, en 1943, l'église Saint-Jacques (aujourd'hui intégrée à l'Université du Québec à Montréal, rue Saint-Denis) d'une manière très différente d'Adrien Hébert, « notre » peintre de la modernité (voir p. 236). Les autres toiles reproduites sont très diversifiées, toujours figuratives et colorées; leur style et leur esthétique incarnent la modernité européenne des années 1930 et sembleront fort différentes de la plupart des œuvres canadiennes de cette période. La conclusion de l'ouvrage va en ce sens en insistant sur le fait que prises globalement, ces œuvres ne sauraient être considérées comme

« un art typiquement juif », mais constituent plutôt une expression tangible de la modernité de leur temps (p. 205). De ce groupe, le plus intéressant à maints égards est sans doute Jack Beder (1910-1987), qui a peint des lieux familiers comme la rue Sherbrooke (p. 50) ou encore le carré Saint-Louis (p. 51). Cette dimension interculturelle mérite d'être soulignée et approfondie.

Comme toujours, le travail éditorial des Éditions de l'Homme est de haut niveau, avec beaucoup de reproductions offertes en couleurs et en pleine page (p. 69, 70, 71, 73, 142, 143). Le texte est généralement descriptif, l'analyse est essentiellement thématique, mais les dimensions sociales sont également abordées, surtout dans la deuxième moitié portant sur la réception des œuvres. La dernière section contient des biographies de plusieurs de ces artistes, rédigées par différents historiens de l'art. Elle constituera indéniablement une ressource très utile (p. 210-273).

Yves Laberge



Anne-Marie Sicotte. *Les accoucheuses. La fierté*. Tome 1. Montréal, VLB Éditeur, 2006, 880 p.

Anne-Marie Sicotte. *Les accoucheuses. La révolte*. Tome 2. Montréal, VLB Éditeur, 2007, 848 p.

Anne-Marie Sicotte. *Les accoucheuses. La déroute*. Tome 3. Montréal, VLB Éditeur, 2008, 864 p.

Montréal, 1845, faubourg Sainte-Anne. Un réveil en pleine nuit pour assister sa mère dans un accouchement. La table est mise pour une saga historique grandiose.

Tout au long des trois tomes de cette série, le lecteur est convié à suivre le quotidien de deux femmes vraiment extraordinaires. Léonie, mère de famille et accoucheuse, caresse, entre autres



projets, la création d'une école de sages-femmes et l'ouverture d'un refuge pour jeunes filles enceintes et démunies. Flavie, seize ans, suivra d'abord les traces de sa mère et voudra aller encore plus loin. Anne-Marie Sicotte nous présente ici deux héroïnes au caractère bien trempé, vivant à une époque où le rôle des femmes est souvent limité aux tâches domestiques et à l'éducation des enfants. Au fil des pages, le lecteur sera témoin de leurs difficultés... Toutes deux, à leur manière, luttent contre les convenances du temps pour permettre aux femmes de faire leur place dans une société dominée par les hommes et par l'Église.



Léonie et Flavie devront également s'efforcer de faire reconnaître leur pro-

fession pour se tailler une place dans un milieu où les médecins sont généralement mieux perçus par les gens de la haute bourgeoisie. Pour ce faire, elles pourront compter sur l'appui de leur entourage, mais elles rencontreront bien des embûches.



Grâce à une écriture dynamique, Anne-Marie Sicotte réussit à nous tenir en haleine. Bachelière en histoire et en anthropologie, elle incorpore habilement à son récit des faits historiques importants tout en évitant de tomber dans le cours théorique. On y retrace, entre autres, de grands événements marquants de notre passé comme l'épidémie de choléra et le grand incendie de Montréal. Ces bouleversements nous sont racontés à travers les yeux de Flavie, de Léonie, de leur famille, mais également à travers ceux de toute une collectivité. Anne-Marie Sicotte réussit le pari de faire connaître au lecteur l'histoire des accoucheuses en même temps que celle des femmes, de la médecine et des coutumes sociales du temps. Tout ça en moins de 3 000 pages...

Les Accoucheuses est sans conteste une grande saga historique qui vaut la peine d'être connue, lue et relue. Dès les premières pages, parions que vous ne pourrez plus vous arrêter...

Johanne Cantin

Pierre Gagné. *Affiches de taverne du Québec*. Montréal-Nord, Collectophile, 2008, 262 p.



Comme son titre l'explique, cet album d'images en format à l'italienne (c'est-à-dire plus large que haut) présente une variété d'affiches de taverne du Québec datant pour la plupart de la première moitié du XX^e siècle. C'était l'âge d'or de la Boswell, de la Dow, mais aussi de la Black Horse, de la Champlain, de la Frontenac, et de plusieurs autres marques de bières disparues pour la plupart depuis longtemps. Une seule de ces anciennes compagnies est toujours en affaires de nos jours. Ces affiches publicitaires étaient à l'origine de format de 75 cm sur 32,5 cm; cet album en reproduit une centaine en pleine page et en couleurs. Le texte explique comment reconnaître et distinguer les différentes catégories d'affiches, avec des estimations de leur valeur de revente (p. 17-22). Certaines de ces affiches étaient bilingues, mais pas toutes.

Au-delà des collectionneurs, ce livre intéressera les historiens de la publicité qui voudraient comprendre quelles étaient les cordes sensibles des Québécois du XX^e siècle pour les inciter à consommer régulièrement de l'alcool. Ainsi, la compagnie Boswell misait sur le sentiment d'appartenance (« La fameuse bière québécoise », p. 105), tandis que la Frontenac s'appuyait sur l'équipe de hockey « Les Canadiens », en 1930 (p. 221). Les personnages de Louis de Buade, comte de Frontenac, et de Jean Talon étaient d'ailleurs représentés héroïquement dans certaines de ces publicités qui évoquaient notre passé et nos racines (p. 123, 127, 129 et 131). Ailleurs, on utilisait l'humour et la cari-

cature pour évoquer une scène courante dans les tavernes d'autrefois, dont l'accès était interdit aux femmes : on voyait sur une image un mari buveur téléphonant à son épouse perplexe pour la prévenir de son éventuel retard, pendant que ses joyeux compagnons commandent en chœur « quatre autres Boswell » (p. 141). Les affiches de cette époque devaient sans doute tenir compte de la mauvaise réputation de la consommation d'alcool et voulaient contrecarrer les messages dissuasifs des ligues de tempérance, du corps médical et du clergé. D'ailleurs, l'un des slogans de la bière Boswell était « Y goûter, c'est l'adopter » (p. 121). Il faut préciser que l'alcoolisme était alors un fléau et beaucoup de Canadiens français le considéraient comme tel.

La qualité de ce livre difficile à trouver est surprenante; les personnes intéressées à le consulter devraient se le procurer avant qu'il ne soit épuisé. La plupart des reproductions sont en couleurs et en format large; on découvre avec étonnement ce style de design québécois que plusieurs ont oublié ou négligé de remarquer. La quantité de données fournies est impressionnante. Lui-même collectionneur d'affiches anciennes et par ailleurs éditeur, Pierre Gagné a réussi à mettre en évidence la valeur patrimoniale cachée de ces affiches anciennes que peu de gens avaient conservées.

Yves Laberge



Émilie Guilbault-Cayer. *La crise d'Oka. Au-delà des barricades*. Québec, Les éditions du Septentrion, 2013, 204 p.

Pour bien connaître les causes et les conséquences de la crise d'Oka, cet ouvrage, grandement issu des recherches de maîtrise de l'auteure, est un incontournable. Dans son livre, Émilie Guilbault-Cayer cherche effectivement à montrer que la crise d'Oka a été un moteur de changement dans les relations entre politiciens et Amérindiens



dans les années 1980 à 2000. S'intéressant à la culture politique canadienne et aux rapports entre l'État et les Autochtones, elle se concentre surtout, à la fois dans cet ouvrage et dans ses actuelles recherches doctorales à l'Université Laval, sur les discours des politiciens et sur l'évolution des comportements gouvernementaux face aux revendications autochtones.

De manière chronologique, elle dresse d'abord le portrait des relations entre les Autochtones et l'État québécois avant 1990. Dans un second temps, elle se penche plus spécifiquement sur les événements entourant cet « été des Indiens ». Finalement, Émilie Guilbault-Cayer nous montre les répercussions occasionnées par la crise des années 1990 jusqu'à la Paix des braves de 2002. Axé autour du trinôme *diagnostic* (estimation du problème politique), *pronostic* (estimation des conséquences si ce problème n'est pas pris en main rapidement) et *thérapie* (solution apportée au problème politique), elle démontre qu'après la crise d'Oka les éléments considérés dans ce trinôme politique changent. Au *diagnostic* des problèmes autochtones d'avant 1990 – problèmes sociaux, manque d'autonomie politique et conflits Amérindiens / État – s'additionne entre autres celui de la réputation québécoise à l'internationale. Avec la peur d'un second « Oka »

comme nouveau *pronostic*, les *thérapies* changent également : plus d'ouverture du gouvernement face aux revendications autochtones, signature de traités et plus grande autonomie des nations amérindiennes. Malgré tout, Émilie Guibault-Cayer demeure consciente qu'Oka n'est pas l'unique facteur de changement dans les mentalités politiques québécoises vis-à-vis des Autochtones. Il s'agit cependant de l'événement le plus spectaculaire ayant affecté ces transformations dans les décisions politiques. Mentionnons également que cette histoire des mentalités politiques a fait l'objet d'une recherche très fouillée. L'auteure y utilise, entre autres, les débats de l'Assemblée nationale du Québec entre les années 1985 et 1999, les archives de l'ancien ministre délégué aux Affaires autochtones (Christos Sirros), de nombreux articles de journaux ainsi qu'une historiographie très riche. *La crise d'Oka. Au-delà des barricades* apporte donc, en axant son propos sur l'évolution des relations entre les Amérindiens et l'État québécois, un nouvel éclairage sur cet événement marquant de l'histoire récente du Québec.

Michel Morissette



Fernand Gagnon. *Les billets de Maxence. 1939-1944*. Préface de Guy Fournier. Québec, Les éditions du Septentrion, 2009, 391 p.

Ouvrage posthume, *Les billets de Maxence. 1939-1944* regroupe l'intégralité des 241 chroniques du journaliste Fernand Gagnon (1913-1988) au quotidien *Le Nouvelliste* de Trois-Rivières, toutes parues sous la signature de « Maxence ». Chaque billet tenait en une seule page et était signé d'un pseudonyme, comme c'était l'habitude pour les billets satiriques publiés dans ce journal. Maxence était le pseudonyme de Fernand Gagnon, qui succédait à Victor, pseudonyme d'Edgar

Fortin (p. 12). C'était durant la Seconde Guerre mondiale.

Au fil des jours et de son humeur, Maxence raconte ses journées, ses sorties, ses réflexions, de petits moments exceptionnels, comme le passage d'une fanfare dans les rues de Trois-Rivières : « Une ville sans musique est une ville sans âme; et il faut être bien blasé pour ne pas aimer la fanfare » (p. 158). Pour décrire l'univers de la radio de 1940, Maxence affirme que « la mode est aux programmes encyclopédiques, aux boîtes aux questions, à la course au trésor » (p. 198). En regard des contenus médiatiques, peu de choses ont changé depuis presque trois quarts de siècle. Plus philosophe dans le billet suivant, Maxence déplore la fragilité de nos jugements sur les autres : « Un homme peut avoir du talent comme dix, mais vous le trouvez imbécile, dépourvu de tout savoir et tout ce qu'il fabrique reçoit votre désapprobation. Que voulez-vous, le pauvre a eu un jour le malheur d'érafler votre vanité ou de mépriser l'un de vos caprices » (p. 199). Toute la pensée de Maxence se résume dans un billet intitulé « Philosophie ». « Cette philosophie que je préconise n'est donc rien d'autre que le simple bon sens, cet équilibre qui se trouve chez celui qui n'a aucun préjugé » (p. 229).



L'intérêt de ce livre est double : il permet de relire la production d'un journaliste de

province en temps de guerre et donne par ailleurs un écho significatif à la vie quotidienne et aux mentalités dans une région qui n'est ni Montréal, ni Ottawa, ni Québec. Il faut souligner l'immense travail de recherche bibliographique et de compilation réalisé par la bibliothécaire Louise Tousignant et la pertinence des notes du fils de Maxence, Pierre Gagnon. L'édition est judicieusement annotée, ce qui rend possible une mise en contexte utile. Ainsi, un encart permet de se souvenir de la chanteuse Rina Ketty, à laquelle Maxence fait allusion (p. 93). Toutefois, certains passages auraient pu être mis en contexte, par exemple cette allusion ironique au radio-roman de Claude-Henri Grignon : « Tout le monde n'aime pas l'argent comme Séraphin » (p. 196). Ailleurs, Maxence écrivait en 1942 et sans aucune autre précision qu'une belle chanson raconte que « les enfants s'ennuient le dimanche » (p. 352); l'éditeur devrait ici préciser qu'il s'agit d'une composition de Charles Trenet.

Outre l'intérêt des textes rassemblés pour la première fois, le choix des photographies ravira les Trifluviens : l'ancien théâtre Rialto, en 1930 (p. 47), l'ancien théâtre Capitol, en 1934 (p. 48). On apprend beaucoup sur l'histoire de Trois-Rivières sans la réduire à la seule présence de Maurice Duplessis, d'ailleurs assez peu évoqué dans ces pages. Après la guerre, Fernand Gagnon poursuivra sa carrière de journaliste et prendra du galon; ces billets forment incontestablement un ensemble cohérent, comme une chronique sur les années de guerre vues du Québec. On célébra le centenaire de Fernand Gagnon en 2013.

Yves Laberge



Jacques Mathieu et Sophie Imbeault. *La guerre des Canadiens 1756-1763*, Québec, Les éditions du Septentrion, 2013, 279 p.

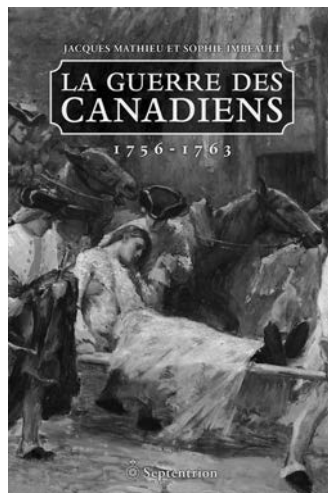
Pourquoi *La guerre des Canadiens 1756-1763* (Septentrion, 2013)?

Jacques Mathieu et Sophie Imbeault veulent faire connaître la contribution importante des militaires canadiens, en particulier celle des miliciens, dans les affrontements qui ont opposé en Nouvelle-France les deux métropoles, Paris et Londres, en 1759-1760. Des listes et des répertoires existent déjà, tel l'ouvrage de Jean-Yves Bronze sur *Les morts de la guerre de Sept Ans au cimetière de l'Hôpital-Général de Québec* (Les Presses de l'Université Laval, 2001). Aussi importantes que soient ces contributions, elles laissent le champ libre à de nouvelles découvertes, notamment en ce qui a trait aux soldats décédés sur les champs de bataille et inhumés dans des fosses communes.

Dans cette publication, les coauteurs entendent combler le vide au sujet de ceux dont la contribution est demeurée inconnue, mais qui n'en ont pas moins participé activement à la défense de la Nouvelle-France : nom, situation familiale, épouse, enfants, père, mère, frère et sœur. Pour mettre en lumière ces acteurs et leur apport, ils ont fait appel aux outils de recherche et aux sources suivantes : *Dictionnaire généalogique Tanguay*, base de données du Programme de recherche en démographie historique de l'Université de Montréal, registres de baptême, de mariage et de sépulture, registres de décès de l'Hôpital-Général de Québec, correspondances et papiers de famille dans le cas des nobles, ouvrage de Jean-Yves Bronze mentionné ci-dessus. Ces sources de première et de seconde main ont été utilisées en portant une attention particulière à la mention de militaires, par exemple lorsqu'il s'agit d'un acte de baptême, de sépulture ou de remariage d'une veuve identifiée par le nom du conjoint décédé.

L'ouvrage comprend sept chapitres, précédés d'une mise en contexte et suivis, en conclusion, d'une évaluation des retombées de cette recherche pour la mémoire collective. Précédé, en guise d'introduction, d'un survol historiographique et d'un tableau d'ensemble sur

les miliciens de la colonie, le chapitre premier décrit les misères vécues par la population tout en soulignant les embûches qui guettent le chercheur s'aventurant dans les registres de baptême, de mariage et de sépulture des années 1759-1760 : inscriptions d'actes dans une paroisse concernant des habitants d'autres paroisses, témoignant ainsi des déplacements de population d'agglomérations en bordure du fleuve vers celles de l'intérieur des terres; des actes inscrits plusieurs jours après l'événement; des actes de sépulture commune, qui révèlent l'arrêt temporaire des services religieux; des actes de sépulture préparés à la suite d'exhumation d'un terrain profane et de réinhumation dans le cimetière paroissial, suggérant la fuite de paroissiens dans les forêts avoisinantes pour échapper aux destructions de l'armée britannique.



Les six chapitres suivants apportent une contribution à la connaissance de militaires dont les chercheurs ne soupçonnaient pas l'existence jusqu'à maintenant : militaires canadiens et militaires français ayant épousé des Canadiennes et qui ont été inhumés sur le champ de bataille (chap. 2 et 4), miliciens inhumés au cimetière de l'Hôpital-Général de Québec (chap. 3). On retrouve également des bien nantis, des pauvres et des prisonniers de guerre qui ont fait des allers-retours de part et d'autre de

l'Atlantique (chap. 5 et 6) et des veuves acadiennes réfugiées à Québec, dont l'époux et les enfants ont pu échapper à la déportation, mais non à une épidémie de petite vérole sévissant à Québec en 1757-1758 (chap. 7). Un index onomastique de plus de 875 noms, placé en fin d'ouvrage, laisse entrevoir au premier coup d'œil le grand nombre et l'intérêt des portraits familiaux des militaires disséminés à travers la publication.

L'ouvrage de Jacques Mathieu et de Sophie Imbeault constitue un compagnon indispensable pour l'historien et le généalogiste. L'historien y trouvera des informations sur les misères vécues par les civils et les principaux événements qui ont mené à la capitulation de la Nouvelle-France en septembre 1760 : le siège de Québec par l'armée britannique à compter du 27 juin 1759, les bombardements de la ville et les dévastations en aval et en amont sur la rive sud et la rive nord, la bataille des plaines d'Abraham du 13 septembre 1759 et celle de Sainte-Foy du 28 avril 1760. Les coauteurs rappellent également l'intérêt des journaux des officiers militaires dont le texte ou des extraits ont été publiés, en particulier l'ouvrage de Jacques Lacoursière et d'Hélène Quimper intitulée *Québec, ville assiégée, 1759-1760. D'après les acteurs et les témoins* (Septentrion, 2009). Pour le généalogiste, c'est une porte ouverte sur les difficultés qu'il rencontrera lorsque la lignée qu'il reconstitue traverse la période de la guerre de la Conquête, mais peut-être aussi sur une découverte inattendue. Enfin, Jacques Mathieu et Sophie Imbeault ne manquent pas d'insister sur l'intérêt de la reconstitution d'un ensemble de portraits de militaires : les conclusions générales qui s'en dégagent permettent de mieux connaître les populations qui ont su faire face à ces événements pénibles. L'histoire et la mémoire collective sortent gagnantes.

Gilles Durand



Suzel Brunel et Sylvie Lacroix. *Empreintes et mémoire : les arrondissements historiques de Sillery, Beauport et Charlesbourg*. Québec, Les Publications du Québec, Ville de Québec et Commission des biens culturels du Québec, 2010, 275 p.



Nous avons déjà louangé dans un long compte rendu l'ouvrage précédent de Suzel Brunel et Sylvie Lacroix (*Empreintes et mémoire : l'arrondissement historique du Vieux-Québec*) en ces termes : « le plus important ouvrage parmi ceux que nous ayons reçus à l'occasion des célébrations du 400^e anniversaire de la fondation de Québec » (*Cap-aux-Diamants*, n° 101, avril 2010, p. 46). Le présent ouvrage, qui le prolonge judicieusement, porte cette fois sur trois anciennes municipalités dont les origines remontent au Régime français : Sillery, Beauport et Charlesbourg, désormais fusionnées dans la grande ville de Québec depuis 2002. L'approche des auteures demeure la même et leur étude se concentre sur la valeur patrimoniale des lieux et des édifices, plutôt que sur leur beauté ou leur restauration.

Suzel Brunel et Sylvie Lacroix ont subdivisé leur livre en trois parties distinctes, abordant successivement chaque municipalité selon un schéma similaire : son histoire, son cadre urbain, ses paysages, son patrimoine et les résultats de fouilles archéologiques. Ainsi, Sillery regorge de bâtiments conventuels, de domaines et de parcs (p. 64); cette municipalité tire son nom d'un généreux donateur français, le chevalier Noël Brulart de Sillery, dont le texte n'indique cependant pas les années de naissance et de décès (p. 9).

Les pages sur les origines de Beauport sont intéressantes, mais souffrent cependant du manque de précision quant aux sources consultées, notamment à propos de l'invasion américaine de 1775 et de 1776; il aurait fallu ajouter plusieurs notes en bas de page (p. 103). En revanche, les nombreuses photographies des maisons ancestrales de l'avenue Royale mettent en valeur le passé de ce site méconnu. Les sites naturels ne sont pas pour autant négligés; on découvre, par exemple, une image des vestiges de l'ancien barrage du moulin Brown (p. 111 et 123). Les cartes sont également très utiles pour comprendre la subdivision originelle de la seigneurie de Beauport en 1663 (p. 98) et la proximité des différents secteurs de Beauport : Giffard, Beauport, Fargy, Villeneuve, Courville (p. 94).

La dernière section consacrée à Charlesbourg réussit à mettre en évidence le caractère unique de ce lieu : son organisation en étoile décrétée dès 1663 par le roi Louis XIV, « selon un découpage radial très ingénieux » (p. 189). L'actuelle église de Saint-Charles-Borromée est de style néoclassique et date de 1828; elle a été conçue d'après des plans de Thomas Baillaigé (p. 194). Son moulin des Jésuites date du Régime français (vers 1740) (p. 194).

En maints endroits, l'ouvrage regorge de données intéressantes et insoupçonnées, par exemple sur les différents métiers pratiqués à Charlesbourg en 1871 : charron, forgeron, cordonnier, boulanger, sellier, chaufournier, journalier et de nombreux cultivateurs (p. 195). Toutefois, l'étude se concentre sur la partie la plus ancienne du village de Charlesbourg établie autour du Trait-Carré, et néglige de ce fait d'autres secteurs et lieux-dits pourtant très riches comme le carré De Tracy, Château-Bigot, Orsainville et Notre-Dame-des-Laurentides (autour du lac Clément).

L'iconographie de ce livre est un véritable ravissement, car on peut admirer des vues aériennes prises par le photographe Pierre Lahoud de plusieurs édifices religieux auxquels l'accès reste

limité, comme le Montmartre canadien du chemin Saint-Louis (p. 21). Le principal défaut de ce livre réside dans le format souvent trop restreint des photographies montrant un vaste domaine (p. 28-33).

Encore plus que leur ouvrage précédent, *Empreintes et mémoire : les arrondissements historiques de Sillery, Beauport et Charlesbourg* sera une révélation même pour les résidents de la région de Québec qui découvriront ainsi les richesses cachées de ces anciennes villes désormais intégrées à la capitale nationale. Nous attendons maintenant avec intérêt et curiosité le prochain livre de l'équipe de Suzel Brunel et Sylvie Lacroix.

Yves Laberge



Suzanne Marchand. *Partir pour la famille. Fécondité, grossesse et accouchement au Québec, 1900-1950*. Québec, Les éditions du Septentrion, 2012, 266 p.



À une certaine époque, l'expression « partir pour la famille » était, pour celle qui le vivait, lourde de sens et de conséquences. En effet, dans une société qui valorisait les familles nombreuses, cela signifiait qu'il ne saurait être question de se limiter à n'avoir qu'un seul enfant, mais qu'il fallait plutôt s'efforcer d'en avoir plusieurs afin d'assurer la lignée et

de prouver, par le fait même, à quel point on était de bons chrétiens.

Suzanne Marchand nous fait replonger dans cet univers particulier situé entre les années 1900 et 1950 où le quotidien des femmes était, la plupart du temps, dicté par les grossesses.

Grâce à sa recherche impressionnante et aux nombreux témoignages recueillis un peu partout au Québec, l'auteure dresse un portrait vraiment complet de la situation. Elle fait également le parallèle avec la situation et les mœurs européennes qui, à bien des égards, ressemblaient aux nôtres. Fait intéressant, elle nous livre aussi le point de vue de certains hommes sur la question de la famille.

L'auteure réussit, toujours avec un très grand respect, à nous présenter la réalité des familles et à montrer la pression dont elles étaient souvent victimes de la part des autorités religieuses et de leur entourage immédiat. Qu'il s'agisse de la pression exercée sur les femmes, puisque leur rôle premier était bien sûr de donner la vie, mais également de celle que subissaient les hommes qui risquaient de faire remettre en doute leur virilité s'ils n'avaient pas une descendance nombreuse.

L'auteur nous présente, outre le portrait de la famille typique, les différents aspects liés à la maternité et à la vie familiale du début du XX^e siècle. On y aborde des sujets tels que l'accouchement, l'avortement, le contrôle des naissances, l'adoption, la stérilité, les craintes liées à l'enfant à naître et la mortalité infantile et maternelle.

Pour ceux et celles qui se passionnent pour l'histoire de la famille autant que moi, ce livre est un véritable petit bijou. Rédigé dans un style simple, sans fioriture et abondamment imagé, on le dévore littéralement. C'est avec un immense plaisir qu'on découvre comment les gens vivaient le fait de « partir pour la famille » à une époque qui paraît bien lointaine et qui pourtant n'est pas si éloignée de la nôtre...

Johanne Cantin

Rose-Line Brassat. *À la mode de chez nous. 1860-1980*. Québec, Les Publications du Québec (Coll. « Aux limites de la mémoire »), 2013, 206 p.



Notre revue avait déjà louangé certains livres de la collection « Aux limites de la mémoire » (voir notre commentaire dans *Cap-aux-Diamants*, n° 70, 2002, p. 51), et cette nouvelle parution reconferme la qualité de cette série comprenant une vingtaine d'ouvrages, tous axés sur les photographies anciennes et montrant la vie quotidienne au Québec. « La mode, c'est ce qui se démode », déclarait autrefois Jean Cocteau; mais la plupart de ces images de la mode d'autrefois ne sembleront ni « démodées » ni ridicules, mais au contraire classiques ou encore étroitement liées à une époque précise comme ces jupes à crinoline ne laissant rien paraître de l'époque victorienne (p. 38), ces chapeaux en cloche des années 1920 (durant les années folles), ou encore la minijupe des années 1960 et la mode unisexe des années 1970 (p. 63 et 173).

Comme les précédents, ce livre est d'une grande richesse iconographique avec plus de 180 photographies reproduites en format d'une pleine page. Ainsi, on peut y voir des métiers anciens liés à la fabrication domestique des vêtements (le filage, le tissage), la machine à coudre (inévitablement de marque Singer) que l'on trouvait dans presque chaque logis, mais aussi l'intérieur des grandes usines de textile comme la Dominion Corset de la Basse-Ville de Québec et sa salle de corsetières à la fin du XIX^e siècle

(p. 15), sans oublier les innombrables couturières et ces quelques dessinatrices de mode dans divers ateliers spécialisés de Montréal et Québec (p. 30). Autre moment mémorable, l'arrivée du pantalon pour dames durant les années 1930 choque ou ébranle les distinctions traditionnelles entre les genres; car auparavant, ce vêtement était exclusivement réservé aux messieurs ou à la pratique de certains sports féminins (p. 52). D'ailleurs, une autre photographie datée de 1932 montre quatre joueuses de tennis portant des robes allant jusqu'aux chevilles (p. 73). Les photographies du XIX^e siècle sont les plus touchantes, car celles-ci témoignent d'une époque révolue où les Québécois achetaient des souliers et des vêtements manufacturés non pas en Chine, mais dans leur quartier. On peut découvrir une fabrique de chaussures comme la défunte Adam Shoe Company, qui était sise rue Saint-Vallier Est à Québec, dans le quartier Saint-Roch (p. 17).

La mode masculine n'est pas pour autant délaissée : on comparera plusieurs exemples de messieurs portant le canotier, les moustaches et les chemises blanches aux différents types de col (p. 125). Une autre image montre des hommes d'il y a un siècle portant fièrement des bottines cirées (p. 70). Même les coiffures du début du XX^e siècle correspondent précisément aux canons de la beauté : la coupe à la garçonne pour ces dames et la raie au milieu pour les hommes désormais sans favoris (p. 170-171). Et toute la dernière section lève le voile sur les dessous féminins, les pyjamas et les maillots d'une pièce pour ces messieurs.

Le principal intérêt de cet album est d'offrir à un large public de multiples facettes de la mode telle qu'elle se manifestait au Québec, faisant contrepartie à tant d'images similaires provenant de la France ou des États-Unis. Certains clichés débordent même des limites du Québec et proviennent des collections du Guelph Museums (p. 43). En axant cet ouvrage sur la mode, ce qui inclut les portraits réalisés en

studio, les défilés, etc., on découvre par le fait même une réflexion sur la manière dont se faisait la photographie au Québec au fil du temps : ses cadrages, ses angles de prises de vues, ses éclairages, les poses des modèles, leurs regards, le choix du décor en fond d'image. On aurait toutefois préféré un ordonnancement strictement chronologique au lieu du regroupement thématique des images choisies

car ici, une image du XIX^e siècle peut succéder à une photographie datant des années 1940 (p. 122-123). De plus, certaines photographies n'identifient pas les personnes que l'on y voit. Par exemple, le magnifique modèle sur la page couverture et en p. 62 (est-ce Élisabeth Lesieur?) ou encore l'animatrice Suzanne Lapointe (p. 183) ne sont pas nommées dans le texte accompagnant leurs photographies

respectives. Cependant, la qualité de la recherche faite par Rose-Line Brassat reste remarquable; ainsi, elle a même su trouver un rare exemple de bottines à boutons sur une photographie datée de 1902 (p. 69). En somme, le livre *À la mode de chez nous* illustre brillamment et pour une rare fois un pan important de l'évolution de la mode au Québec.

Yves Laberge

AU MUSÉE NATIONAL DES BEAUX-ARTS DU QUÉBEC

D'APRÈS LE TITIEN

Entre 1843 et 1846, Théophile Hamel devient le premier peintre canadien à aller se perfectionner en Italie et en Belgique. Comme en feront foi les comptes rendus des journaux, l'artiste reviendra de son séjour d'études avec un bagage de connaissances et un fonds d'œuvres personnelles. Le 17 septembre 1846, *Le Journal de Québec* fait part à ses lecteurs que l'artiste « a séjourné plus de temps en Italie qu'ailleurs et [...] là sont ses affections de peintre ». *La Minerve* (Montréal) du 24 juillet 1848 fait à son tour état d'une visite à l'atelier de Hamel où l'on retrouve « une fort jolie collection de copies des grands maîtres de l'école Italienne et Flamande ». Ce n'est que dix ans plus tard, dans le *Morning Chronicle* (Québec) du 28 juillet, qu'a été retracée la première mention du *Martyre de saint Pierre de Vérone* :

« *The attention will be soon arrested by three copies from the old masters in three different styles : The celebrated picture of the Descent from the Cross by Rubens, in oil ; The Martyr-dom of St. Peter, chef d'œuvre by Titian, from a church in Venice; and the celebrated Descent from the Cross by Daniele di Volterra [...] These were drawn*

by Mr. Hamel from the original paintings, the tone expression and colouring of which are carefully retained ; the spectator is struck at glance, and becomes conscious that is gazing at something of standard superiority. »

Dans l'inventaire des biens de l'artiste dressé après sa mort, le 9 mars 1871, on retrouve deux versions du *Martyre de saint Pierre de Vérone*, la plus grande étant prisee 400 \$ (BAnQ, Québec, greffe de Samuel I. Glackmeyer, acte n° 5789, item n° 46). Avec *La Descente de croix* d'après Rubens, la grande version du *Martyre de saint Pierre de Vérone*, conservée à la résidence du peintre rue des Carrières, est la plus évaluée parmi les quelque 50 toiles inventoriées par Eugène-Étienne Taché. Par la suite, les deux copies d'après Le Titien seront mises en dépôt par la succession au Grand Séminaire de Québec et, cela, jusqu'en 1919. La grande version est visible sur une photographie d'une classe du Grand Séminaire, accrochée, sans cadre, à la droite d'une porte (Musée de la civilisation, PH1996-0084). La version réduite (98,6 x 62,5 cm) devait rester dans la descendance avant d'être achetée, en 1982, par le Musée des beaux-arts de

Montréal, tandis que la version agrandie allait se retrouver chez les Dominicains de Québec, sans doute en 1920. Compte tenu de son sujet, un martyr dominicain, le grand tableau trouvait parfaitement sa place et sa pertinence chez l'ordre des Frères prêcheurs.

La composition du Titien représente le martyr de Pierre de Vérone (vers 1205-1252), prédicateur et redoutable inquisiteur de l'ordre des Dominicains qui envoya au bûcher bon nombre de Cathares. Pierre fut assassiné dans un bois, sur la route de Côme à Milan. Le saint en habit de dominicain (robe blanche et manteau noir), est, ici, représenté au moment où son attaquant s'apprête à lui transpercer la poitrine avec une épée. Étendu au sol, il se tourne vers le ciel où deux angelots lui apportent la palme du martyr. Quant à son compagnon de route, le frère Dominique, il fuit le lieu du crime.

Tel qu'il l'écrivit à son frère Abraham le 31 août 1845, Théophile Hamel, à peine arrivé à Venise, se met à copier Le Titien avec « un applon (sic) sauvage ». Hamel a donc copié directement *Le Martyre de saint Pierre de Vérone* dans son lieu d'origine, soit à la chapelle du Rosaire de